Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1999)

Heft: 2

Artikel: Le dialogue humaniste et la persuasion

Autor: Vulcan, Ruxandra Irina

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870365

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE DIALOGUE HUMANISTE ET LA PERSUASION

Dans le dialogue littéraire humaniste, il existe un ressort rhétorique qui préside à l'organisation discursive et au déroulement dialogique : la persuasion.

À la Renaissance, le dialogue a connu un brillant essor en France. Sous l'influence de l'humanisme des auteurs de toutes tendances l'ont cultivé pour ses qualités rhétoriques qui allient les plaisirs de la conversation à ceux de la réflexion. Genre humaniste par excellence, il plaît non seulement en tant qu'imitation des modèles antiques, Platon, Aristote, Cicéron ou Lucien de Samosate, mais parce qu'il répond par plus d'un aspect aux exigences nouvelles de l'époque.

D'une part, les mentalités changent et le désir de sortir du solipsisme est exprimé clairement dans divers textes dialogués, du *De Sermone* de Pontano[1] de 1499 au IVe dialogue du *Cymbalum mundi* de Bonaventure Des Périers[2] de 1537 et même jusqu'aux *Entretiens* de Guez de Balzac[3] de 1657 ; ce désir d'échapper au solipsisme est bien plus qu'un 'topos' platonicien, c'est une expérience commune qui pousse chacun vers son semblable pour cultiver la parole et le dialogue, pour rechercher la présence d'amis, de proches et pour désirer des valeurs communes.

---

1. Giovanni PONTANO, *De Sermone* (1499), in *De bello napolitano*, Neapoli : P. Summatio, 1509.

2. Bonaventure DES PÉRIERS, *Cymbalum mundi*, éd. P. Hampshire Nurse, Genève : Droz, 1983, p. 35 s.

3. Jean-Louis GUEZ DE BALZAC, *Les Entretiens* (1657), éd. B. Beugnot, Paris : Marcel Didier, 1972, vol. I, p. 52.

D'autre part, la crise épistémologique et les découvertes, au XVIe siècle, favorisent l'esprit d'enquête et alimentent une curiosité insatiable pour mille nouveautés ; les pratiques intellectuelles évoluent en mesure de ce renouvellement, susceptibles d'accueillir la diversité d'opinions et d'affermir des changements scientifiques[4]. D'aucuns pensent que le resserrement de la pensée, à la fin de la Renaissance, va de pair avec le déclin du genre[5] ou bien que le développement d'une dialectique systématique réduit le dialogue au monologisme[6]; mais ni l'un ni l'autre ne conduisent à l'épuisement du genre, qui perdure souvent sous des formes annexes d'entretiens ou de promenades.

Dans ce contexte historique, le dialogue, en tant que forme discursive ouverte, à plusieurs voix, est l'instrument idéal pour l'exposition et le débat d'opinions ; c'est pourquoi il a été utilisé dans tous les domaines du savoir, en mouvement. Il donne en effet une forme littéraire à l'élaboration en commun de connaissances, tout en laissant place à l'exercice du jugement individuel. En ce sens, il est vraiment une forme littéraire anti-dogmatique dont le ressort est la persuasion. C'est cette dernière qui confère une unité aux diverses œuvres dialoguées et fait comprendre leur nature essentiellement rhétorique. Notre intention est de donner, à cet égard, une lisibilité interne au dialogue et de former de divers apports théoriques un instrument d'analyse assez articulé, à la mesure de la complexité de la forme discursive en question.

C'est la persuasion qui ordonne les grandes allées de la réflexion dans le chantier épistémologique et le transforme en jardin plaisant, un « jardin des Muses », comme le souhaitent maints auteurs, d'Erasme à Guez de Balzac[7]. La question se pose de sa-

---

4. Même sous sa forme dogmatique, la persuasion joue un rôle majeur dans la progression du dialogue et dans le jeu de l'argumentation. Il est vrai qu'alors la rhétorique est moins délibérative que démonstrative. Voir Chaïm PERELMAN et Lucie OLBRECHTS-TYTECA, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles : éd. de l'Université, 1970.

5. Eva KUSHNER, « Le dialogue de 1580 à 1630 », in *L'Automne de la Renaissance. Actes du colloque international de Tours, 1979*, éd. J. Laffond et A. Stegmann, Paris : Vrin, 1981, p. 149-63.

6. Walter J. ONG, *Ramus : Method and Decay of Dialog ; from art of discourse to the art of reason*, Harvard : HUP, 1958.

7. Voir le prologue d'Erasme au « Libre-arbitre », ERASME, *L'Éloge de la folie, Adages, Colloques, Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie, Correspondance*, éd. C. Blum et al., Paris : Laffont, 1992, p. 701 et J.-L. Guez de Balzac, *Les Entretiens*, p. 138 s.

voir où et comment la persuasion est à l'œuvre. D'abord, elle préside à la disposition dialogique. Sans vouloir approfondir une typologie déjà développée dans notre thèse[8], il suffit de revenir au point névralgique du dialogue : celui de l'organisation discursive de la question, ou du problème, posé dans une situation dialogique. En effet, lorsqu'un des interlocuteurs pose la question : « Mais comment bien vivre ?« ou bien « Dois-je me marier ? » ou « Qu'est-ce que la poésie ? » ou « Dictes-moi : que fera votre tante ? », il le fait dans un cadre fictionnel particulier, à partir d'une place spécifique relative aux autres, soit haute, soit basse[9], soit sur pied d'égalité, ce qui change complètement le déroulement de l'enquête qui va suivre ; de plus, le choix des personnages donne une lisibilité théâtrale, vivante à la matière doxographique en question. Peut-être aurez-vous reconnu les questions initiales des *Dialogues du désordre* de Pierre Viret[10], du *Tiers Livre* de Rabelais, du *Solitaire premier* de Tyard[11] ou du *Dialogue en forme de vision nocturne* de Marguerite de Navarre ? De fait, elles restent en mémoire avant tout à cause des personnages plus ou moins fortement dessinés qui les posent. De manière générale, la question donne le thème, introduit la matière qui fera l'objet du dialogue. Elle ouvre une investigation, une spéculation à plusieurs[12] jusqu'à ce que le problème soit résolu, à la plus grande satisfaction de tous les partenaires du dialogue. C'est donc l'organisation discursive de la question qui contient déjà en elle les finalités argumentatives et dialogiques de l'échange. Aussi est-elle directement liée à la persuasion : cette dernière pique la curiosité des lecteurs et les attire dans les pièges que leur tend l'auteur, dans un premier temps.

---

8. *Savoir et rhétorique dans les dialogues français entre 1515 et 1550*, Hambourg : Lit-Verlag, 1996.

9. Voir Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, « La mise en places », in *Décrire la conversation*, éd. J. Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni, Lyon : PUL, 1987, p. 319-352 ; et « La notion de place interactionnelle », in *Échanges sur la conversation*, éd. J. Cosnier et al., Paris : éd. CNRS, 1988, p. 185-97.

10. Pierre VIRET, *Dialogues du désordre qui est a present au monde et des causes d'iceluy et du moyen pour y remedier*, Genève : Jean Girard, 1545.

11. Pontus DE TYARD, *Solitaire premier*, éd. S. F. Baridon, Genève-Lille : Droz-Giard, 1950.

12. Voir Rudolf AGRICOLA, *De Inventione dialectica libri tres, cum scholiis M. Phrissenii*, Paris : S. Colines, 1529 et Marguerite DE NAVARRE, *Dialogue en forme de vision nocture*, éd. R. Salminen, Helsinki : Suomalainen Tiedeakatemia, 1985.

Ensuite, la persuasion tente de rendre les lecteurs dociles en ordonnant le cheminement en commun vers la vérité. La démarche cognitive des personnages, ensemble et séparément, est essentielle. C'est elle, en effet, qui fait l'intérêt majeur des dialogues. Pour éclairer ce point, la théorie de Georges Vignaux[13] ouvre des pistes précieuses,car elle relie l'énonciation à la cognition et à l'argumentation. Certains personnages, fascinés par les notions qu'ils désirent connaître à fond, suivent une méthode de définitions et de divisions dont la taxinomie ne pose apparemment pas problème, comme par exemple, le *Dialogue instructoire des chrestiens* de Pierre Doré[14] ou le *Pasquil antiparadoxe* de Bartelémy Aneau[15]; les deux textes proviennent de bords pourtant fort différents, puisqu'un des auteurs est dominicain et l'autre, médecin et humaniste ; le premier veut défendre la « vraie doctrine » contre les catéchismes protestants, celui de Megander en particulier et l'autre, la médecine de Dioscoride et de Galien contre les nouveaux médecins empiristes. Leurs argumentations, aussi différentes soient-elles, reposent sur les mêmes principes aristotéliciens de purs classements hiérachiques ; dans le *Pasquil*, ces derniers ressortissent à l'arbre de Porphyre alors que dans le *Dyalogue instructoire*, il s'agit des parties regroupées, à la manière des semons, comme d'ailleurs dans le *Bouclier de la foi* du père Nicole Grenier[16]. Chaque étape du dialogue sert à conforter la « véritable » doctrine contre l'erreur. Il est vrai qu'aux yeux du lecteur, ces dialogues semblent un peu monocordes, car ils s'adressent à la raison seule du destinataire qu'un « docere » doit combler. Dans le cas des deux derniers, l'opposition entre les points de vue des personnages est telle qu'ils essaient de faire plier l'autre sous le poids des sarcasmes et des invectives, mais c'est l'argumentation qui reste la maîtresse du jeu. Le IIe dialogue du *Cymbalum mundi* offre un cas particulier : les « philosophes » réformateurs s'injurient d'autant plus qu'ils sont engagés dans une recherche douteuse ; la raison a déserté leurs échanges.

---

13. Georges VIGNAUX, *Le Discours acteur du monde. Énonciation, argumentation et cognition*, Paris : Ophrys, 1988.

14. Pierre DORÉ, *Dyalogue instructoire des chrestiens en la foy, esperance et amour de Dieu*, Paris : Vincent Sertenas, 1538.

15. Barthelémy ANEAU (attribué à), *Pasquil antiparadoxe, dialogue contre le paradoxe de la Faculté de vinaigre*, Lyon, 1549.

16. Le Père Nicole GRENIER, *Le Bouclier de la foi, en forme de dialogue, extraict de la saincte escripture*, Paris : Vincent Gaulterot, 1548.

D'autres personnages suivent une voie plus large, en tirant profit d'éclairages des notions (que leur livrent les lieux d'invention dialectique); de cette manière, ils amplifient les points en jeu de tous les aspects sous lesquels ils peuvent apparaître ; les raisonnements sont alors plus souples et plus étoffés, susceptibles de répondre mieux aux interrogations de l'ami, lui donnant une plus grand certitude. Chaque pas que lui fait faire son interlocuteur le rassure, les satisfait, comme s'il s'agissait de sortir d'un puits d'ignorance pour atteindre à la lumière de la connaissance ; c'est le cas des *Expositions familières* sous forme de dialogues de Pierre Viret[17]; d'une manière plus délibérative, les deux chiens du *Cymbalum mundi* échanges des opinions, évaluent à leur façon les bienfaits du savoir, de la connaissance des livres ou de la parole[18].

D'autres personnages encore joignent aux moyens argumentatifs purs les ressources de la rhétorique. Grâce au jeu des tropes, ils jouent de l'imagination comme d'un instrument plus vif de persuasion, comme par exemple, Charlotte dans le *Dialogue en forme de vision nocturne* de Marguerite de Navarre ; elle célèbre les notions-clés de l'amour spirituel ou de la charité et invite son interlocutrice à les ressasser, les goûter avec elle ; les expressions imagées donnent douceur et relief à la matière alors que l'émotion se traduit en un lyrisme où rythmes et anaphores permettent une plus grande délectation. Dans les dialogues de Pierre Viret, l'exposition se termine plus volontiers en exhortations, qui renforcent la persuasion par des injonctions. Or quelques interlocuteurs animés de verve polémique ou vengeresse usent de moyens plus forts : ceux de l'association de notions pour déprécier celle qui fait l'objet d'explication ; c'est « l'illation » argumentative définie par J.-Bl. Grize[19]. Les *Dialogues du désordre* de Pierre Viret sont riches en exemples, car le Réformateur se plaît à ridiculiser et les pratiques religieuses et ses adversaires en utilisant le bestiaire à des fins burlesques. D'autres dialogues enfin associent les sentiments au développement cognitif de manière à attiser l'amour ou l'ire, pour faire vibrer l'autre à l'unisson de ses propres sentiments.

---

17. Pierre VIRET, *Exposition familière sur le Symbole des Apostres*, Genève : Jean Girard, 1543 ; *Exposition familière de l'oraison de nostre Seigneur Jesus Christ*, Genève : Jean Girard, 1548.

18. B. Des Périers, *Cymbalum mundi*, IVe dialogue, p. 39 s.

19. Jean-Blaise GRIZE, « L'argumentation : explication ou séduction », *L'Argumentation*, Lyon : PUL, 1981, p. 34.

Ainsi se développe un art de la parole persuasive nuancé, varié, tirant profit de la vigueur rationnelle, mais aussi des registres de l'émotion et de l'éveil de l'imagination pour faire comprendre non seulement l'ampleur de la notion en question, mais aussi les enjeux de la situation réciproque ; ce sont de plus subtiles ressources de la persuasion pour attirer également le lecteur sur les brisées des interlocuteurs, mais aussi de l'auteur.

Cet art de la parole argumentée prend son essor grâce au développement des « artes sermocinales » de la Renaissance, non seulement depuis le *De duplici copia rerum ac verborum* d'Erasme ou le dialogue de Nicolas Bérault sur la faculté d'improviser[20], mais surtout grâce à l'essor de la dialectique ; cette discipline, héritière des *Topiques* d'Aristote plus que de ses *Analytiques postérieurs*, réservés à la démonstration, est transmise au domaine français entre autres par Lefèvre d'Etaples, Philippe Melanchton, Jean Sturm, disciple de Rudolf Agricola et La Ramée[21]. La dialectique donne les instruments à l'armature de la pensée et à son enrichissement ; c'est par les lieux dialectiques d'invention que s'ouvrent des possibilités d'explication d'une notion, ouvertes sur une réalité multiple et chatoyante ; ils portent sur les qui, à qui, le pourquoi, le comment et d'autres aspects reliés intrinsèquement à la notion en jeu, ou accidentellement, par les circonstances, mais aussi par des adjacents multiples. Ces lieux ont valeur d'arguments. Or ils font la première partie de la dialectique, dont la deuxième porte sur le jugement et l'art de poser une question. La *quaestio* est depuis le Moyen Âge d'ailleurs, le moyen d'organiser le savoir, comme le montre la *Somme* de Thomas d'Aquin, et au-delà, celui de questionner, d'ouvrir une marge de réflexion selon le *De topicis diffentis* de la Boèce.

La deuxième partie de la dialectique sur le jugement est d'une importance capitale pour le déroulement des dialogues, car elle en dévoile les articulations de l'argumentation. La question, en effet, est un double ressort, cognitif et dialogique. C'est elle qui aménage les allées de la réflexion en jardins, plus ou moins spacieux, plus ou moins réglés ou ornés, au gré des personnages ; lorsqu'un

---

20. Beraldi Nicolai AURELII, *Dialogus. Quo rationes quaedam explicantur, quibus dicendi ex tempore facultas parari potest ; deque ipsa dicendi ex tempore facultate*, Lyon : apud Gryphium, 1534.

21. Voir Cesare VASOLI, *Dialettica e retorica nell'umanesimo. « Invenzione » e « metodo » nell'XV e XVI secolo*, Milan : Feltrinelli, 1968.

des personnages n'est pas encore satisfait des réponses de l'autre, dans sa soif de connaissances, dans son inquiétude ou l'obscurité dans laquelle il se trouve, il relance son interlocuteur par de multiples questions[22]; il continue jusqu'à ce qu'il ait pu se faire une juste idée d'une notion, qu'il l'ait comprise en se l'appropriant; son vis-à-vis d'ailleurs tente de prévoir ses attentes et d'y répondre, dans un exercice continu du jugement et d'évaluations réciproques. Tout est donc dans le jeu, sur mesure, des questions et des réponses. De ce fait, le dialogue progresse et avec lui, la force de persuasion. En effet, d'accord en accord et de question en question, un consensus s'établit entre les personnages qui les rapprochent; en mettant à l'épreuve leurs connaissances, ils conquièrent aussi les nouvelles prémisses d'un savoir certain, qu'ils partagent en toute âme et conscience – ce qui est évidemment le cas idéal, qui souffre mille avatars et dont les auteurs se font un jeu. Le fruit de cette élaboration commune est l'accord sur des valeurs, mais est-il pour autant satisfaction réciproque et harmonie des cœurs ?

La persuasion a agrémenté la progression dialogique, elle a conduit à un résultat cognitif et incline les cœurs l'un vers l'autre, selon l'éthique de la coopération bienveillante, propre au dialogue; presque tous les théoriciens contemporains la lui reconnaissent d'ailleurs[23]. L'entente et le ton de « l'urbanitas » règnent dans la plupart des dialogues; peu se bornent à un échange sec; nombre d'entre eux font entendre la joie de l'échange; Nathanaël dit, par exemple, dans l'*Exposition familière sur le Symbole des Apostres* de Pierre Viret:

> J'ay pris si grand goust aux propos que j'ay ouy de toy par cy devant, que je ne te pensoys jamais voir assez à temps pour

---

22. Les questions peuvent être réactives ou se suivre en tant que questions directrices, en termes de théorie conversationnelle, voir Eddy ROULET et al., *Analyse du discours en français contemporain*, Berne-Francfort a. M.: Peter Lang, 1991, p. 27.

23. Francis JACQUES, *Dialogiques I* et *II*, Paris : PUF, 1979 et 1985 ; Jürgen HABERMAS, *Theorie des kommunikativen Handelns*, Francfort a. M.: Suhrkamp, 1985; Manfred FRANK, « Das Gespräch », *Poetik und Hermeneutik*, XI (1984), p. 87-132; Paul H. GRICE, « Logique et conversation », *Communications*, 30 (1979), p. 57-63; Gabriele GIANNANTONI, *Dialogo e dialettica nei dialoghi giovanili di Platone*, Roma : Ateneo, 1962-3; Marc FUMAROLI, « La conversation », in *Lieux de la mémoire*, éd. P. Nora, Paris : Gallimard, 1992, III, p. 679-743.

> ouyr le reste. Car quand plus je t'escoute, tant plus grand plaisir y prens je ».

après le troisième dialogue, il affirme :

> Je congnois que tu ne prens pas moins de plaisir d'enseigner que moy d'apprendre[24].

Ce plaisir des échanges est en quelque sorte le « souverain bien » tant recherché par les partenaires du dialogue. En ce sens, ce dernier est devenu le « jardin des Muses », métaphore plus intérieure de l'agrément procuré par l'entente, par l'art de la persuasion et par la sollicitude réciproque.

Mais parfois, il existe quelque faille. L'harmonie des cœurs reste hors d'atteinte : le Solitaire a beau satisfaire outre mesure aux exigences cognitives de Pasithée et tenter une conquête par les beautés de l'esprit, il n'éveillera pas son désir, elle se refusera à la fin. La persuasion connaît donc des limites que le « A rebours » de Panurge met encore mieux en évidence. Par ailleurs, lorsque la sollicitude et la bienveillance d'un long dialogue vient à manquer, son absence s'en fait cruellement ressentir. Lors du décès de sa nièce, Marguerite d'Alençon la prie en esprit : « Que de cueur à cueur veuillés à moy parler, / Donnant d'esprit à esprit réconfort[25]«. Dans ce cas-ci, le dialogue s'inscrit dans l'étoffe même des êtres ; il les rapproche par-dessus le tombeau alors que lors d'un dialogue fortement antagoniste, le rejet réciproque ouvre des abîmes entre eux : « Que males furies te puissent tourmenter ! O traistre envieux que tu es ! » lance Drarig à Rhetulus dans le *Cymbalum mundi*[26]; Panurge renvoie les derniers conseillers de manière aussi peu courtoise. De toute évidence, la persuasion opère mieux dans un climat d'entente bienveillante. Les *Disputations chrestiennes* de Pierre Viret[27] font entendre la joie de la concorde retrouvée après avoir surmonté des obstacles confessionnels (il faut bien dire que deux catholiques se sont convertis au protestantisme, ce qui n'étonne pas sous la plume d'un réformateur); ils célèbrent alors leur nouvelle union par un joyeux banquet carnavalesque pour enterrer Purgatoire ; ce qui est une variante bien peu commune du *Symposium*.

---

24. P. Viret, *Exposition familière sur le Symbole*, p. 85 et 59.
25. M. de Navarre, *Dialogue en forme de vision nocturne*, p. 84, vers 82.
26. B. Des Périers, *Cymbalum Mundi*, p. 16.
27. P. Viret, *Disputations chrestiennes*, Genève : Jean Girard, 1544.

De fait, les dialogues humanistes sont animés par l'esprit de l'Académie athénienne ; ils l'adaptent à leur manière dans le contexte particulier de la Renaissance. Dès que le climat intellectuel et politique aura changé, le « grand dialogue humaniste » sera réservé aux marges de loisirs lettrés ; même s'il reste un instrument de débat d'idées, plus ponctuel, il ne connaîtra une brillante résurgence qu'au siècle des Lumières, lorsque la persuasion participera à de nouveaux jardins de la pensée.

Ruxandra Irina VULCAN
Université de Genève